

Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?

Cet ouvrage, élaboré sous la direction d'Houchang Guilyardi, interroge le concept de « guérison » pour la psychanalyse, à travers ce qu'il évoque pour 15 psychanalystes.

Il se divise en 3 parties, intitulées :

1. Au delà du semblant....
2. Guérir, mais de quoi ?
3. « La vérité qui guérit ? »

En fait, cette question concernant le concept de « guérison », interroge tous les moments de l'analyse, ses deux axes, comme les deux axes du langage selon Jakobson¹, autant dans une dimension verticale et historique, du déplacement du sens de la « guérison » selon les époques, que dans une dimension horizontale, depuis le symptôme et sa place dans l'économie psychique, la demande, en passant par l'énoncé de la règle fondamentale, le transfert, la vérité, la passe, le sinthome, la chute du Grand Autre, la sublimation, et la fin possible ou non, de l'analyse pour un analysant. C'est donc un riche buissonnement d'interrogations que soulève cette question de la « guérison » pour la psychanalyse.

Autre point : que signifie cette question de la « guérison » dans le contexte actuel de la psychanalyse ? Pourquoi est-elle importante ? Elle renvoie certes à la notion de traitement psychique, de soin et de médecine – voire de « norme », et donc, à la question élaborée en son temps par Freud, de l'analyse profane², laquelle, comme le rappelle Olivier Douville³ « *ne pointe pas la formation académique du praticien, (mais) désigne plus exactement ce que serait une cure psychanalytique dirigée dans un certain affranchissement par rapport aux idéalités de la science et aux idéalités de la religion* », thème d'actualité s'il en est quant aux préoccupations – non sans arrières pensées - de mesure de l'efficacité et de l'évaluation comparative des méthodes de traitement de la souffrance psychique, de la place de la psychanalyse dans un « système » comparé du soin.

1. « Au delà du semblant.... », première partie :

Nous évoquons ci-dessus les trois parties qui découpent ces 15 interventions. A dire vrai, l'homogénéité de sens de chaque partie ne me semble pas aller de soi. La première, « *Au delà du semblant* » se réfère à quel « semblant » ? Peut-on se laisser guider par ce signifiant pour orienter, voire isoler, une thématique spécifique de cette première partie ? D'ailleurs est-ce possible et pour quel bénéfice ?

Ce signifiant de « semblant » n'est exprimé dans aucun de ces cinq textes. En revanche, la demande, celle de « guérison » et ses adresses, entre le médical et le religieux, est tout à fait présente. Est-ce à dire que la guérison est une demande de semblant ? A moins de considérer que la « guérison », est elle-même un semblant. En fait, c'est de la définition de cette demande et donc, de ce que l'on appelle « guérison » - et donc, d'une « *politique de la guérison* »⁴) dont il est question. Car cette politique est du domaine de l'emprise et du leurre – donc, du semblant. Elle éliminerait la castration. Et, dans sa visée, la castration ultime qu'est la mort. (cf. le transhumanisme).

¹ Jakobson R. : *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.

² Freud S.: *La question de l'analyse profane (1925/26)* Paris, Gallimard, 1986.

³ Douville O. : *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* EDP sciences (APM). Page 182.

⁴ Epstein D. : *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* EDP sciences (APM). Page 47.

Or, la « guérison » en psychanalyse est spécifique et de l'ordre d'une ascèse : « *guérir en psychanalyse, c'est savoir perdre et se perdre, pour se trouver, pour se retrouver et s'engager, au plus près de son désir* »⁵, soit, « *améliorer sa position-sujet* », ⁶ selon Lacan. Renoncer à l'absolu du bonheur et du Souverain Bien, guérir des illusions, « *pour se saisir des rencontres, des hasards de la vie* » (...) *l'analyste est le seul à soutenir cette aventure de la condition humaine, à soutenir la vérité de la condition humaine* »⁷. Ainsi, la question du semblant est-elle celle des moyens d'obtenir la « guérison » et de s'interroger sur la nature d'une « guérison » qui irait dans le sens d'une « *aliénation du sujet et du refoulement du désir* ». ⁸ Lacan rappelle ces trois objectifs⁹ de la psychanalyse quant à la « guérison » des illusions qui retiennent le sujet sur le chemin de son désir, : « *l'expérience tragique de l'existence* », la reconnaissance « *des extrémités de notre désir incestueux et meurtrier* » - cf. les vers du poète¹⁰ : « *si le viol, le poison, le poignard, l'incendie n'ont pas encore tissé de leurs brillants dessins, le canevas banal de nos piteux destins, c'est que notre âme, hélas, n'est pas assez hardie* »... ainsi que « *la rencontre essentielle de notre être-pour-la-mort* », trois affirmations faites au congrès sur *La Transmission* (1978). Cela étant : « *Nous prétendons (...) permettre au sujet de se placer dans une position telle que les choses lui arrivent à bien (à ce) qu'il les prenne par le bon bout* ¹¹ » comme le dirait aussi Sherlock Holmes, d'ailleurs !

En fait, plutôt que de rechercher un signifiant introuvable, la spécificité de la psychanalyse est indiquée dans les quatre discours élaborés précisément dans le séminaire XVIII : « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* »¹², le « Discours de l'analyste, se situant dans l'exact opposé du discours du maître – soit, du « Discours médical » qui est un discours du savoir, dans lequel le sujet, sa subjectivité, son désir, sont évacués.

2. La deuxième partie de ces échanges pose la question : « Guérir, mais de quoi ? »

La guérison se situe par rapport à une demande : demande de guérison, mais de quoi ? : de la souffrance, des impasses, du symptôme, de plus de jouir, de la maladie humaine, soit, de la douleur de vivre et de mourir ? On parle de l'analyse comme d'un : « traitement... ». Selon Lacan, la guérison, c'est : « *diminuer la jouissance pour augmenter le désir....* »¹³. Cela fait écho, pour moi, à la phrase de St Augustin : « *Je n'aimais pas encore et j'aimais à aimer ; et par une indigence plus profonde, je me haïssais d'être moins indigent. Je cherchais sur quoi porter mon amour, dans mon amour de l'amour ; et je haïssais la sécurité et le chemin sans souricières* »¹⁴

⁵ : Epstein D. : opus cité, p. 65 .

⁶ Lacan J. : Cité par D. Epstein, p. 65.

⁷ Epstein D. : opus cité, p. 65 .

⁸ Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 19. Cité par De Neuter P. *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* p. 120.

⁹ Lacan J., Congrès sur *La Transmission*, Juillet 1978. In *Lettres de l'Ecole freudienne de Paris*, 25 juin 1979, p. 220. Cité par De Neuter P. p. 123.

¹⁰ Baudelaire C. *Les Fleurs du mal*. 1857.

¹¹ Lacan J. : *Le séminaire, livre VII, l'Éthique de la psychanalyse*, 1959-1960. Leçon du 22 juin 1960, Paris, Seuil, p. 220. Cité par De Neuter P. p. 123.

¹² Lacan J. : *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, 1970, et *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*. 1971.

¹³ **Lacan J. réf ?**

¹⁴ St Augustin. *Les Confessions*. ch. 3. La recherche de Dieu. Contenu soumis à la licence CC-BY-SA 3.0.
Source : Article *Les Confessions (saint Augustin)* de [Wikipédia en français \(auteurs\)](#)

Or, un, sinon, le pilier, de la « cure » est bien le transfert, c'est-à-dire, l'amour de transfert, qui constamment relance le désir, dans une succession de moments, ou de boucles : désir, demande, mise à l'épreuve du réel de la séance, deuil du narcissisme, coupure et castration, dépression, et relance du désir dans un imaginaire – ou un désir - sans limite... que vient border la séance suivante. Si l'analyse peut-être « infinie », la « guérison » est asymptotique, aux limites du désir et donc de la vie même.

Plutôt que la question : « de quoi, guérit-on », je dirais qu'il s'agit tout autant de la question : « comment guérit-on », car avons nous jamais fini d'élucider les liens entre « langue, parole et corps » ?¹⁵ – c'est ce que se propose la réflexion sur la clinique dans cette seconde partie, tant la clinique des patients atteints de maladies cardiaques, que celle de l'infertilité, ou celle de l'observation des relations précoces mère-enfant.

Cette seconde partie déploie un arc de sens entre l'interprétation « psychosomatique » au sens groddeckien et la réflexion sur les effets de langage au sens anthropologique, à partir du texte de Claude Lévi-Strauss sur « l'Efficacité symbolique »,¹⁶ relu par l'ethnologue Michel Perrin, que cite Olivier Douville¹⁷. Pourtant, « *le parallèle entre la magie et la psychanalyse est séduisant mais tourne court, tant la psychanalyse est affaire d'un dire au singulier et n'ayant pas comme objectif la contrainte à rejoindre les réseaux des échanges ordinaires* »¹⁸. Ce dernier déplore que les échanges entre savoir des guérisseurs et savoir des psychanalystes soient trop rares, « *trop rares les déconstructions des a priori à propos des liens entre langue, parole et corps* »¹⁹. Il rappelle que « *la maladie, pour nombre de peuples et de sociétés, n'est pas une maladie du corps biologique, elle est une maladie du corps parlant et parlé* »²⁰. O. Douville rappelle également que C.Lévi-Strauss, avec Jakobson, travaillera ultérieurement sur le poétique « *...et un effacement de la prédominance du signifié sur le signifiant* ».²¹ Dans sa lecture critique du chapitre sur l'Efficacité symbolique, Michel Perrin évoque le fait que : « *Quand la chamane guérisseuse parle, elle parle une autre langue, une langue incompréhensible* » (...), C'est-à-dire, souligne O. Douville, « *une langue qui ne fait pas narrativité, récit* ». *C'est une succession d'évènements sonores... qui en aucun cas est quelque chose qui explique le monde* » (...) mais qui « *fait appel aux éprouvés corporels de qui les entend ... (...) qui réveillent, chez qui les entend, à mesure que son écoute est en quelque sorte ritualisée, un effet de remuement de son rapport à un matériel sonore archaïque, refoulé* »²².

3. « La vérité qui guérit ? », 3^{ème} partie.

Cette dernière partie constitue une suite logique de la précédente par une poursuite de l'interrogation sur les voies de la guérison. Notamment à travers une reprise du « traitement psychique » par Freud, du « cas d'Elisabeth Von R., en 1892 »²³. En effet, dans ces relations entre langue, parole et corps, l'hypothèse de la vérité qui guérit est en effet très présente. A ce

¹⁵ Douville O. opus cité. P. 198.

¹⁶ Lévi-Strauss C. : *L'efficacité symbolique* 1949. Revue de l'Histoire des Religions.

¹⁷ Perrin M. : ethnologue, cité par Douville O. *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* p. 185-186. : « *Quand la chamane guérisseuse parle, elle parle une autre langue, une langue incompréhensible* ».

¹⁸ Douville O. *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* p. 197.

¹⁹ Idem, p. 198.

²⁰ Idem, p. 183.

²¹ Idem, p. 185.

²² Perrin M. idem p.186.

²³ Freud S. et Breuer J., *Etudes sur l'hystérie*, 1895. Paris PUF, première édition française, 1956. Le traitement d'Elisabeth von R., exposé pp. 106 à 145, cité par l'exposé de Lévy D. *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* p. 221-267.

sujet, Freud oppose la notion de « reconstruction » dont le pouvoir d'apaisement n'est pas lié à une « vérité » des événements du passé invérifiables, mais à une reconnaissance d'une vérité subjective, qui fait sens, qui fait « reconnaissance » pour le sujet. Cette « vérité » du sens colmate une béance douloureuse. Par ailleurs la règle fondamentale n'est pas de « dire le vrai », mais de dire « ce qui vient ». C'est à dire, la vérité de ce qui vient, tel que cela vient. Lacan, dans le séminaire sur l'Éthique, insiste sur la constance non pas de l'objet, mais du type de relation désirante inscrite chez un sujet, et met en garde contre toute tentation de rabattre le désir sur la demande ; position que résume ainsi Danièle Levy : « *désigner l'objet, identifier l'objet, c'est rabattre le désir sur sa forme locale, provisoire, c'est le détourner de ce qu'il est, du désir, un désir qui met le sujet en mouvement. Le lier à un objet, c'est rabattre le désir sur la demande. L'important, le but de l'analyse, c'est de faire en sorte que le sujet puisse se supporter désirant* »²⁴. Il s'agit donc de la vérité de la reconnaissance du désir, c'est-à-dire, finalement, de la pulsion ? quelle soit de vie ... ou de mort.

Pour conclure, nous donnerons la parole à un auteur italien contemporain, Claudio Magris²⁵, qui dans un beau livre intitulé : « Danube », alors qu'il visitait la maison de Freud du 19 Bergasse, à Vienne, écrit ceci :

« Dans l'entrée, il y a sa canne et son chapeau, comme si Freud venait juste de rentrer : il y a sa trousse de médecin, un sac de voyage et un flacon gainé de cuir, la gourde qu'il emportait avec lui dans les promenades en forêt qu'il aimait faire avec une régularité méticuleuse de père de famille. (...) Cette canne et cette gourde disent toute la grandeur de Freud, son sens de la mesure et son amour de l'ordre, la simplicité d'un homme détaché et serein qui – alors qu'il s'enfonce dans les remous des ambiguïtés humaines – apprend et enseigne à aimer encore davantage, avec plus de liberté, ces promenades en famille à la montagne. (...) Les héritiers de Freud, ce ne sont pas ces idéologues fumeux qui arborent la psychanalyse comme on mâche un chewing-gum, mais ces thérapeutes qui, avec patience, aident quelqu'un à vivre un peu mieux. Cette modeste et rassurante trousse de cuir me fait penser à tous ceux auxquels je dois ce peu de sécurité que je possède, ce minimum indispensable d'aptitude à vivre avec mes obscurités ». Serait-ce cela, la guérison ? Claudio Magris rejoint là la visée freudienne : « aimer et travailler.... ».

Marie-Aimée Chambe

²⁴ Lévy D. *Qu'est-ce que la guérison pour la psychanalyse ?* p. 265.

²⁵ Magris C. *Danube. Folio 2162*, p. 284.